

David von Grafenberg, *Madame de X*
Éditions Héloïse d'Ormesson, 2018

LONGTEMPS J'AI PENSÉ à ceux s'adonnant aux plaisirs du corps comme à des damnés du cœur. Et pourtant, ce sont bien les errances du désir qui m'ont permis de retrouver le sentier amoureux.

Jamais je n'aurais pu imaginer ce qui allait m'arriver, jamais je n'aurais pu imaginer une telle machination. J'étais une femme comme il y en a tant : la quarantaine, divorcée, deux enfants, seule. À la différence près, peut-être, qu'à force de m'effacer, j'avais laissé les ombres me révéler. Quand je n'aspirais plus qu'à une seule chose : retrouver l'enfant ensoleillée que j'avais été et lui donner la chance d'exister, enfin.

L' A U B E

1

LE VERT DES MARRONNIERS tamisait la lumière printanière. Tout était calme. Les enfants étaient en classe tandis que j'attendais le directeur, dans le hall du collège.

Je savais ce qu'il allait m'annoncer, comment il allait le formuler. J'y pensais depuis plusieurs jours. Je n'avais pas le choix, la seule carte qu'il me restait à abattre était celle de la pitié. Une carte embarrassante, certes, mais il fallait qu'il garde les enfants si je voulais éviter une énième dispute avec leur père, ainsi qu'un énième appel de sa mère qui tenterait de me faire abandonner la garde d'Hugo et d'Agathe.

Mon mari m'avait quittée parce que je lui avais demandé de choisir. Je ne voulais pas d'un époux à deux foyers. J'imaginais avoir le dessus. J'ai été naïve. L'autre avait presque vingt ans de moins que moi, que lui.

Je pensais que son amour pour nos enfants primerait mais elle en attendait un aussi, de lui bien sûr.

Comble de l'ironie, c'est à moi que les reproches furent adressés. Les enfants ne comprenaient pas la situation. Mes parents m'avaient trouvée bien légère. Quant à mes beaux-parents, il était évident pour eux que je n'avais pas su m'y prendre avec leur fils, que je l'avais délaissé après la naissance d'Agathe. Que je souffre, que ma vie s'effondre, personne ne semblait s'en soucier.

Mes amies, lorsqu'elles avaient réalisé – bien avant moi, d'ailleurs – à quoi s'apparenterait mon nouveau quotidien, s'étaient détournées. Une fois le divorce prononcé, les appels s'étaient espacés, puis ils avaient cessé. Il fallait compter sur le hasard d'une rencontre pour avoir des nouvelles, et j'avais compris que les promesses de se revoir n'étaient que pure politesse.

Tout ça, je l'avais lu, je l'avais entendu avant de le vivre, mais jamais je n'aurais imaginé la solitude qui en découlerait et à quel point j'en souffrirais. J'avais été une jeune fille sage, j'avais tout fait comme il le fallait. J'avais pensé que je serais épargnée, que je méritais de l'être.

Il y avait d'abord eu les avocats, l'argent que je n'avais pas mais dont je ne me souciais pas. Puis l'argent que je n'avais plus, que j'allais devoir trouver.

Mes études se résumaient à une licence d'anglais et à une autre d'italien, mon expérience professionnelle à quelques années de traduction et d'assistanat. Être mère au foyer ne représente aucune valeur pour un employeur. Je m'étais occupée des enfants à plein temps après la naissance d'Agathe. Mon mari ne voulait pas que je travaille. Il y avait eu des fins de mois difficiles mais aux yeux de sa famille, de notre

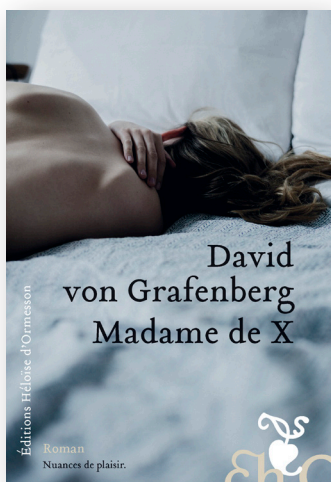
entourage, rien ne devait transparaître. L'illusion du succès. J'avais été une complice docile, m'efforçant d'être celle que l'on voulait que je sois, comme toujours.

J'ai obtenu la garde. Mes enfants, c'était tout ce qu'il me restait. Ma seule certitude. Et une pension alimentaire, juste de quoi payer le loyer. Je n'ai pas obtenu de prestation compensatoire, mon mari ayant habilement réécrit l'histoire de ses revenus. En revanche, il n'a pas rechigné quant à la prise en charge des frais de scolarité : il ne jurait que par les institutions privées, les seules à même, selon lui, de pallier mon « laxisme ».

Laisser les enfants dans le même collège avait été une source d'humiliation supplémentaire. Chaque réunion, chaque rencontre avec les autres mères de famille me rappelait le confort, l'assurance, la protection que j'avais perdus. Et sous leurs regards désolés, je lisais souvent les pires jugements.

J'avais fini par trouver un petit boulot de secrétaire. Il me permettait tout juste de survivre avec les enfants. Ma vulnérabilité m'effrayait, mais je le gardais pour moi. Je songeais qu'au pire, les enfants avaient leur père, si jamais de mon côté je n'y parvenais plus. Il y avait eu la douleur, le sentiment d'injustice, mais le pire avait été la réalité. Son pragmatisme intraitable.

[...]



David von Grafenberg, *Madame de X*
Roman

240 pages | ISBN 978-2-35087-444-9 | 18 €

© Éditions Héloïse d'Ormesson, 2018 | www.heloisedormesson.com